blient même, assez souvent, qu'ils ont déclaré la guerre aux alliés, qu'ils ont soutenu contre eux la mauvaise querelle des Empires centraux, et qu'ils ont été vaincus.

*
* *

Enfin Constantinople subit l'influence d'Angora. Les Turcs de la capitale songent avec mélancolie que, de l'autre côté de la Marmara, il y a des gens de leur race, de leur religion, de leur nation, qui vivent dans une indépendance complète, en dehors de tout contrôle européen. La grande Assemblée nationale administre les provinces d'Asie comme il lui plaît, vote les impôts et les perçoit librement, décrète des tarifs douaniers. L'Anatolie se passe de l'Europe et elle vit : le pain coûte moins cher à Angora qu'à Constantinople. On néglige, il est vrai, cette circonstance, que le gouvernement de Moustapha Kemal ne fait qu'exploiter à son profit une organisation toute montée, et montée par des Européens ; qu'il utilise les services de la Banque ottomane encaisse les recettes de la Dette publique et réquisitionne les stocks de la Régie des tabacs. Mais le public n'entre pas dans ces détails.

Il y a plus : Constantinople a peur d'Angora. Au lendemain de la victoire d'Inn-Eunu, combien de fois ai-je entendu des Turcs souhaiter que le triomphe des nationalistes ne fût ni trop complet, ni trop éclatant. Et cela se comprend. A côté des défenseurs de la foi, des champions de l'indépendance nationale, de ceux qui ont versé leur sang pour dé-